

tresse : « sans doute que le Seigneur sait pourquoi il permet que nous soyons si longtemps affligés ; plus tard, nous comprendrons pourquoi il nous a fait passer, nous et notre œuvre, par ces voies ténébreuses. » J'ai été fort attristé par la nouvelle qu'un grand déficit met le comité dans l'embarras. J'ai confiance, cependant, que les amis de notre œuvre n'oublieront pas que nous sommes dans l'exil, que nous souffrons beaucoup dans la position où nous avons été réduits. Alors même que nous visons à la plus stricte économie, nos dépenses personnelles sont plus grandes que lorsque nous vivions dans nos stations. Là, avec le produit de nos jardins et d'un petit troupeau, les honoraires que vous nous accordiez suffisaient à nos besoins. Dans la colonie, nous n'avons plus de ressources supplémentaires et la vie est excessivement chère. Nous espérons que nos amis montreront, par leurs sacrifices pour l'œuvre de Dieu à laquelle nous avons consacré nos vies, que cette œuvre leur est chère et qu'ils veulent nous soutenir sous la croix, comme ils l'ont fait dans la prospérité. »

---

LETTRE DE M. COILLARD.

On sait que M. Coillard, depuis son expulsion de Léribé, a provisoirement charge d'une station appartenant à la Mission américaine de Natal. La lettre que nous reproduisons contient de précieux renseignements sur une œuvre sœur de la nôtre qui se recommande d'autant plus à notre intérêt que ceux qui la font ont récemment montré par leurs paroles de sympathie et les dons de leur charité à quel point ils se sont sentis atteints par nos épreuves. Comme on le verra par le post-scriptum qui la termine, cette lettre a été retardée par une grave maladie dont notre frère fut atteint au moment où il allait la faire partir.

Ifumi, 27 juillet 1867.

Messieurs et chers frères,

Depuis près d'un an, comme vous le savez, nous occupons une des stations de nos frères les missionnaires américains, qui travaillent parmi les Zoulous de la Natalie. Deux enfants du Lessouto y partagent notre exil; deux autres, Jonathan, le fils de Molapo, et Simone, son ami, nous y suivirent pour quelques mois. Leur éducation, l'école journalière, les visites d'évangélisation et l'étude de la langue, plus encore que le calme et la beauté de l'endroit, étaient bien propres à adoucir les rigueurs de l'exil et les perplexités de l'incertitude.

Nous paissions un troupeau de 30 à 35 membres, prêchons à une congrégation d'une centaine d'auditeurs et dirigeons une école qui ne manque pas d'entrain. L'Eglise compte parmi ses membres des hommes dont la vie et la fidélité vous seraient en édification. Nos paroissiens sont en général très industrieux et paraissent avoir bien compris la parole inspirée de l'apôtre, que « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger. » — Du reste, comme la bienséance chrétienne ne leur permet pas d'aller, ainsi que leurs concitoyens encore païens, dans un état à peu près complet de nudité, et qu'ils n'ont pas, comme nos Bassoutos, la ressource des peaux de leurs troupeaux pour se vêtir, ils sont bien obligés de travailler. Vous les verriez, du commencement de l'année à la fin, dans leurs propres champs, cultiver le maïs ou la patate, ou bien se disperser dans les plantations voisines, ou encore sur les routes avec leurs voitures, conduisant au marché le produit de leur industrie ou le sucre des colons. — Une preuve de ce que j'avance, c'est leur église, un beau bâtiment en briques cuites, tout planchéié et garni de bancs. Tous les frais de cet édifice, ou à peu près, ont été couverts par cette poignée de chrétiens. Ils ne sont pas riches, mais leur zèle a été ingénieux. Sous la direction de leur mission-

naire d'alors, le Révérend M. Ireland, tous se sont mis à cultiver l'*arrow-root*, et l'ont vendu *exclusivement* pour construire leur temple; bel exemple, digne d'être suivi en Afrique et peut-être aussi en France.

Nous avons eu le privilège d'assister aux assemblées annuelles de la mission américaine à Inandu. Tous les frères, avec leurs familles, s'y trouvaient réunis et présentaient le touchant spectacle d'une famille heureuse et unie. Entre les séances, où furent soumises et discutées des questions d'une grande importance et d'un intérêt général, telles que l'évangélisation par les natifs, le mariage païen, etc., il y eut chaque jour des réunions de prière et d'édification mutuelle, des réunions spéciales pour les enfants, si bien que chacun se sentait chez soi et semblait dire ce qu'éprouvait son voisin : « Il fait bon d'être ici. » Nos frères ont pris, comme vous le savez, une vive part à nos afflictions, et dans le cours de ces assemblées, bien des prières ont été offertes, tant pour nous que pour nos troupes dispersés. A ces assemblées d'Inandu en succédèrent d'autres d'un caractère non moins intéressant, et où s'étaient rendus de toutes parts des centaines de chrétiens indigènes. Convoquées par les natifs, elles sont aussi exclusivement dirigées et présidées par eux. Là, les évangélistes d'une Société indigène de missions, régulièrement organisée, présentent des rapports sur leur œuvre; des sermons et des allocutions chaleureuses des représentants des diverses Eglises réchauffent aussi le zèle et l'amour des chrétiens. Vous le voyez, nos frères ont, comme nous senti le besoin d'une agence indigène. Dans le but de la former, chez eux aussi, bien des efforts individuels furent tentés, efforts couronnés de peu de succès, vu que ni les forces, ni le temps d'un missionnaire ne suffisent pour les soins d'une station et un établissement d'éducation. Depuis deux ans, nos frères ont ouvert, sous la direction de M. Ireland, une école centrale qui compte 25 élèves. Nous l'avons visitée souvent, cette école, et nous nous sommes

sentis saisis d'une douce émotion en contemplant le commencement de la réalisation d'une grande idée. Là, comme partout, des déceptions nous attendent; mais évidemment l'Afrique, si elle doit être évangélisée, doit l'être par ses propres enfants. Réjouissons-nous de voir ce nouveau principe appliqué aux missions de ce pays. Avec le temps, il y causera une révolution dont nous pouvons prévoir, mais non calculer les conséquences.

Nos frères vont aussi ouvrir un établissement pour l'éducation des jeunes filles.

Nulle part, nous n'avons vu la civilisation poussée à un si haut degré parmi les natifs, qu'elle l'est à Umvoti. Ils cultivent la canne à sucre en grande quantité, et pour les encourager, le gouvernement a élevé à grands frais, sur les bords de leur belle rivière, un des plus beaux moulins de la colonie pour la fabrication du sucre. Leurs maisons, bien bâties et fort bien entretenues, sont supérieures à plusieurs de celles des missionnaires eux-mêmes. Quelques-unes sont tapissées et meublées à l'euro péenne, et le maître du logis sait faire à ses visiteurs les honneurs du salon avec beaucoup de grâce. Dans nos visites, nous surprîmes quelques familles à leur dîner. C'était un spectacle tout nouveau pour nous que de voir père, mère et enfants assis ensemble autour d'une table dont la nappe était d'une blancheur irréprochable. Chacun avait son assiette et se servait de son couteau et de sa fourchette avec une aisance qui dénotait l'habitude.

Mme Lloyd, une jeune veuve chrétienne et missionnaire éminente, fait là, à côté du Révérend M. Grout, une œuvre vraiment extraordinaire. Plus de 100 *jeunes gens* suivent chaque jour son école et ses réunions. Plusieurs d'entre eux sont convertis, et quelques-uns sont placés par elle comme maîtres d'école dans les villages environnants.

Pendant ce petit voyage, nous fîmes la connaissance, de quelques missionnaires norwégiens et de leur évêque M. Scrunder, qui conduisait un jeune homme à Madagascar. Nous

passâmes aussi quelques jours à Hermansburg, où nous fûmes reçus avec beaucoup d'amabilité. Là, nos frères allemands, au nombre de 150 (en comptant les enfants, je suppose), cherchent à réaliser la belle utopie du communisme. On respire parmi eux une atmosphère de piété simple et vraie. L'œuvre missionnaire y est en souffrance ; c'est d'ailleurs plus une petite colonie qu'une station missionnaire. Mais leur école pour les enfants de la mission, sous la direction de M. Muller, est une des meilleures de ce pays.

Rien de plus intéressant et de plus instructif que de voir comment diverses nationalités et différentes dénominations comprennent l'œuvre des missions, et de comparer les résultats de leurs systèmes.

Une grande surprise et une grande joie nous attendaient peu de jours après notre retour à Ifumi. Kemuel et Makotoko arrivaient de Lérivé pour nous visiter. Je vous laisse à deviner si les heures s'écoulaient rapidement pendant que nous les écoutions nous donner des nouvelles du Lessouto, et particulièrement de notre station.

Les membres de notre petit troupeau ont été en butte à bien des vexations, pour ne pas dire des persécutions. Le chef Molapo a fini par les éloigner de la station, sous prétexte qu'il en avait besoin pour ses dépendants immédiats... Nous fûmes réjouis d'apprendre que, néanmoins, nos chrétiens ont un zèle admirable. L'un d'eux, Josiel, tient l'école journalière. Pendant longtemps, elle a été très-bien fréquentée, mais une lettre toute récente de lui nous apprend que le rite d'initiation pratiqué pour les jeunes gens lui a fait perdre le plus grand nombre et les meilleurs de ses élèves. Il y a quelques années, il se manifesta dans toute la tribu un désir extraordinaire d'apprendre à lire. Les païens venaient de toutes parts chercher des livres d'épellation, si bien que tous ceux que nous avions laissés et ceux qui furent envoyés des autres stations furent bientôt épuisés. Malheureusement, l'ennemi ne tarda pas à s'effrayer de ces bonnes dispositions et ne réus-

sit que trop à les étouffer. Toutefois, quelques personnes furent converties et elles prouvent par leur constance et une conduite irréprochable la sincérité de leur profession. Makotoko lui-même, que nous avons laissé travaillé dans son âme, a, depuis longtemps trouvé la paix et s'est ouvertement déclaré pour Jésus. Il a eu et il aura encore à souffrir ; puisse-t-il être fidèle jusqu'à la fin ! Il est plus facile d'imaginer que de décrire l'émotion avec laquelle nous l'écoutâmes nous raconter les grandes choses que le Seigneur a faites à son âme. Nos prières sont enfin exaucées, et nous pouvons le recevoir comme un frère, cet homme dont l'affection et le dévouement ne nous ont jamais fait défaut au milieu de toutes nos difficultés. Mais je dois me borner et attendre, pour vous donner de plus amples détails sur la station de Léribé, que je puisse la visiter et juger moi-même de l'état des choses.

Nous conduisîmes nos Bassoutos aux fabriques de sucre et sur le rivage de la mer, les mettant ainsi en présence du génie de l'homme et de la puissance de Dieu. A la sucrerie, leur étonnement fut aussi bruyant que les machines elles-mêmes, ils voulaient tout voir et tout se faire expliquer, et j'ignore s'ils sont bien convaincus que tout cela sort du cerveau de l'homme. Mais ils furent tout éperdus et muets d'admiration en contemplant ce vaste océan, toujours murmurant et toujours agité. Ils ne restèrent qu'une dizaine de jours avec nous. Avec des salutations affectueuses, ils nous avaient aussi apporté les requêtes de nos paroissiens : l'un demandait une chemise, l'autre une robe, un troisième avait le plus grand besoin de pantalons en bon état, et ainsi de suite. Nous les savions, ces pauvres gens, dans le plus grand besoin, car nous avons vu de nos yeux les Boers piller et se disputer leurs vêtements. Laissés à nos propres ressources, nous ne pûmes faire que fort peu pour les soulager. Heureusement que nous découvrîmes à Durban une caisse de vêtements que M. Boigeol et les amis de Giromagny nous avaient envoyés il y a deux ans. Nous en distribuâmes à peu près

tout le contenu à nos chers Bassoutos. Si nos amis de Giromagny avaient pu être témoins de leur joie et de la nôtre et comprendre leur reconnaissance, ils se sentiraient sans doute dédommagés de leur peine et de leur travail.

Nous nous décidâmes alors à mettre à exécution un plan que nous avons longtemps mûri. Je me rendis à Pietermaritzburg pour me consulter avec M. Daumas, et commençai mes préparatifs de voyage pour tenter de rentrer dans notre chère station. Je viens de recevoir la réponse du gouvernement de l'Etat-Libre à la pétition que je lui avais adressée. On nous interdit positivement de retourner à Lérivé. Cependant, nous ne perdons ni espoir, ni courage, et nous nous tiendrons prêts à nous mettre en mouvement et à exécuter les plans que nous avons soumis au Comité et à nos frères, dès que nous en verrons la possibilité. *L'Eternel règne!*

Pietermaritzburg, 9 Octobre 1867.

Je ne pus finir ma lettre à temps pour la poste, à cause d'une indisposition qui se changea en une grave maladie. Je crois de mon devoir de vous l'envoyer telle quelle, ne fût-ce que pour excuser mon long silence. Je ne voudrais pas vous laisser ignorer les grandes bontés que nous avons reçues de nos amis américains, de M. Rood surtout, puis de M. Daumas et de sa fille, Mlle Adeline, qui sont venus à Ifumi nous prodiguer leur secours et leurs consolations. Le docteur Duff aussi, le fils du vénéré missionnaire de ce nom, à peine débarqué, s'est empressé de venir me donner tous les soins médicaux en son pouvoir, malgré sa grande faiblesse et tous les tracas d'un débarquement en pays étranger. Notre gratitude pour ces précieux amis est grande. Que le Seigneur, selon ses promesses, se souvienne de ce qu'ils ont fait pour nous! D'après les conseils du docteur Duff, nous avons dû quitter la côte, dont le climat chaud m'est décidément contraire. Nous sommes à Maritzburg depuis trois semaines.